

Nadine Passim

Gély
du
Jaoul

ROMAN

VIENS RÊVER EN MON JARDIN

Titres déjà parus en numérique :

Ainsi passaient les jours.

La vie rude des paysans de l'Aveyron d'autrefois.

L'histoire du fils de Malika.

Les péripéties de la vie de Farid
A la recherche de sa personnalité.

Isidore.

Notre facteur, un drôle de phénomène

L'espérance de lendemain.

Les rêves de Lucien à la recherche d'un travail.

Titres en préparations :

Secouons nos souvenirs.

Les rêves d'un retraité, Louis veut refaire sa vie.

La vie un grand tourbillon.

Un bonheur n'arrive jamais seul.
Ah ! enfin, on va pouvoir travailler sérieusement.

Rêvons ensemble
Nadine Passim

Auto édition
La Fouillade 12270
E-mail : nadine.passim@gmail.com

**Un roman,
se passant à l'époque
de la révolte
des Croquants du Ségala,
et de Villefranche de Rouergue.**

Les raisons de la colère.

En mille six cent quarante-trois, les raisons des soulèvements étaient nombreuses. Deux ans plus tôt, pour faire entrer plus d'argent dans les caisses du royaume, Richelieu avait changé le système de collecte de la taille, en le transférant des pouvoirs des états provinciaux à des fonctionnaires "le corps des intendants" nommés par le roi. Il y en avait un par province, avec les pleins pouvoirs en matière de police, de justice et de finance. Ce fut une catastrophe pour tout le pays.

Avec les orages de grêle, une saison trop humide, les grains pourrissaient, et souvent, les récoltes s'annonçaient mauvaises. Alors, les riches vendeurs, qu'ils soient laïques ou ecclésiastiques, stockaient les céréales pour faire monter les prix.

Le peuple, réduit à utiliser les mauvaises farines, parfois sales et moisies, mangeait des graines déterrées, déjà germées, des glands, des trognons de choux, des racines de fougère, des feuilles et même des écorces.

Inexorablement, le mécanisme de la récession se déclenchait ; moins de récoltes, moins de travail, moins d'argent, et la disette s'installait.

Cette situation pouvait détruire une famille rapidement. En empruntant de la nourriture contre une signature les engageant à travailler, et le plus souvent, en hypothéquant un petit terrain, leur maison. Et si la famille ne pouvait pas rembourser, c'était la saisie.

C'est alors que la mendicité, le vol et le crime se développaient. À tous ces malheurs s'ajoutaient les passages des gens de guerre, dont les troupes se comportaient comme des mercenaires, pillant et profitant des avantages de la réquisition de leur cantonnement. Et en plus, des épidémies ravageaient les populations. Les paysans ne pouvaient plus cultiver les terres, c'était la famine.

Avec cette grande misère, il ne restait plus aux habitants du Rouergue, qu'à émigrer, mourir ou se révolter.

Gély avait perdu ses parents, usés par les terribles conditions de travail de cette époque. Au moulin de Montilhar, à côté de Sauveterre, sur le ruisseau du Lézert, son père pendant quelques années fut émouleur. Cela consistait à tenir un étui de bois, qui maintenait une lame pour la dégrossir. Mais il fallait être fort et résistant, pour travailler toute la journée couché à plat ventre sur des planches, recouvrant une dérivation d'eau, qui entraînait une meule.

C'était une vie rude, l'humidité, les maladies pulmonaires, les rejets de limaille dans les yeux, tout cela fit que son père mourut encore jeune. Et sa mère, qui travaillait à la tannerie, dans l'eau et la pollution, ne tarda pas à le rejoindre.

Sur le Lézert, tournaient aussi deux paires de meules pour le seigle et le froment, et un moulin pour fouler les draperies locales. Il y avait aussi un moulin à huile et à écorce, pour extraire le tanin utilisé pour le traitement des cuirs et peaux.

Le grand malheur pour le pays, fut que la femme du nommé Garrolou, après l'avoir soigné de la peste à Tanus, soit venue mourir à Sauveterre.

Le quinze avril mille six cent vingt-huit, ce fut sa fille qui trépassa. La population, inconsciente du danger, assista aux funérailles, et comme les mesures d'hygiène et de quarantaine n'avaient pas été prises, la peste toucha toute la bastide.

Beaucoup quittèrent la ville où, comme souvent dans les grandes catastrophes, régnait la débauche, les voleries et le pillage. Mais, on déplora quand même, une perte d'au moins huit cents personnes.

Avec Copernic et Galilée, dont les idées et les découvertes faisaient leur chemin, malgré les interdicts de l'église. Le dix-septième siècle prépara celui des lumières. Mais cette époque engendra également tant de misère et de drames, de famines, de guerres, d'épidémies par le manque d'hygiène, par l'égoïsme et la barbarie, que l'on en est écoeuré.

Surtout, ne vous méprenez pas, je n'ai pas l'intention de comparer les atrocités humaines à travers les siècles. Nous en avons eu une belle quantité au vingtième, et qui peut dire ce que sera l'avenir ? Car au moment où je termine ce texte, l'esclavage, l'intolérance, les guerres et la barbarie, sont toujours présents en ce monde.

Avec pauvreté qui m'atterre !

Dans la brume du début mai, avant que le jour ne commence à poindre, une silhouette se faufilait à travers les rocailles, le long des haies de prunelliers aux fleurs blanches, au milieu des bruyères, des genêts. Dans la tiédeur du printemps, Gély montait vers les premières maisons de Najac.

Avec ses dix-sept ans, il n'eut pas de mal à escalader les derniers rochers et atteindre une petite fenêtre dont le volet était fermé.

D'une corpulence mince, on peut même dire maigre, mais robuste, Gély n'était pas bien grand, une abondante chevelure noire, qu'il coupait à grands coups de ciseaux tous les six mois, et une légère barbe lui donnait un air rude. Mais il avait un regard pétillant de malice et de ruse.

Gély joignit ses mains devant sa bouche et siffla en imitant le merle. Quelques instants plus tard, le volet s'ouvrit doucement.

- Andréou ! C'est moi.

- Entre, je t'attendais, répondit Andréou, qui, les épaules recouvertes d'une vieille couverture, portait un bonnet bien enfoncé sur sa tête.

Il est vrai que les nuits étaient encore fraîches, et Andréou, pour ne pas attirer l'attention, ne faisait pas de feu.

- Chut ! Parle moins fort, il reste quelques soldats dans le village, dit Andréou.

- Je le sais, la troupe est partie en renfort à Villefranche. C'est pour ça que je suis venu, répondit Gély.

- Oui, hier les consuls ont convoqué l'assemblée de la ville, pour la répartition des tailles. Mais, pute borgne, deux à trois cents femmes, venues de toute la région, avec des pierres et des fourches ! Elles ont tellement fait du pétard, que l'imposition a baissé de trente mille à seize mille livres... Elles sont déchaînées !

- Je ne sais pas où ces manifestations vont nous mener, mais ça bouge de tous les côtés, reconnut Gély, puis il ajouta : tu as pu me trouver des sacs ?

- Tiens, j'en ai récupéré des vieux dans les galetas, il y en a plus que tu pourras en porter, dit Andréou.

- Depuis ce matin, j'ai une envie... Je trouve que c'est trop calme... Pour mettre un peu d'ambiance, je vais foutre le feu à leur réserve de poudre, dit Gély.

- Tu vas amener tout le village, et ça ne te servira à rien, affirma Andréou.

- Au moins, ils n'auront plus de poudre pour la couleuvrine, ajouta Gély.

- Peut-être, mais ils en ramèneront, et puis, tu risques de mettre le feu à tout Najac.

- Les soldats lutteront contre le feu, ça les occupera, dit Gély.

- Ce n'est pas trente hommes qui arrêteront le feu, il faudra que toute la population s'y mette et apporte des seaux d'eau, pour ne pas que le chaume s'enflamme et fasse brûler tout le village, affirma Andréou.

- Alors ! Qu'est-ce qu'il faut faire, demanda Gély.

- Il est préférable d'être prudent... Et surtout, que tu viennes me voir plus souvent, je te l'ai déjà dit, il faut apprendre à lire, ça te servira pour te faire respecter.

- Tu dois avoir raison, acquiesça Gély, après un moment de silence.

- Tu es prêt, demanda Andréou.

- Oui, je te suis.

- Viens, on monte au Galetas (grenier)

Arrivé devant un soupirail donnant sur le toit, Andréou expliqua :

- Avec ma jambe raide, je ne peux pas te suivre, mais toi, tu ne devrais pas avoir de difficultés.

- Vas-y, explique-moi ce que je dois faire, dit Gély, impatient de passer à l'action.

- Une fois sur le toit, ne te trompe pas de côté, il faut que tu ailles en direction du château.

- D'accord !

- Après notre baraque, tu compteras six toitures de chaume, et là, à côté d'une cheminée, tu trouveras une lucarne.

- Et si elle était fermée, demanda Gély.

- Impossible, je l'ai cassée. répondit Andréou.

- Et après ?

- Tu n'auras pas de problèmes pour sauter dans le galetas, toi, tu es souple.

- Bon, et ensuite. demanda Gély.

- Pour arriver dans la réserve de grain, tu passeras par un mur à moitié écroulé, je le sais, c'est moi qui ai agrandi le trou. avoua Andréou.

- Bon, je crois que tout ira bien. dit Gély.

- Mais surtout, vas-y doucement, ne te charge pas comme un bourricot, tu aurais du mal pour revenir.

- J'y vais ! dit Gély, et avec une grande agilité, il se faufila sur le toit. Trente minutes plus tard, il était de retour, et par la lucarne dit à Andréou :

- Tiens, prends ces quatre sacs, je vais chercher les autres.

- Tête de mule, dit Andréou, mais Gély était déjà reparti.

Quelques minutes plus tard, quand Gély revint, il passa à Andréou deux autres sacs, et sauta dans le grenier.

- Tu ne vas jamais pouvoir emporter tout ça. dit Andréou, c'est trop lourd.

- Les trois petits, c'est pour toi. expliqua Gély.

- C'est trop... Tu en as plus besoin que moi. dit Andréou.

- Je ne veux pas que tu crèves de faim, j'ai encore besoin de tes conseils. dit Gély en riant.

- Surtout, ne raconte à personne d'où vient ce grain. ajouta Andréou.

- Je te le jure, je ne dirai rien, même pas à mon oncle Garrèl, et à Emeline, je lui raconterai une craque (mensonge).

*

Dans l'aube grise, Gély disparut entre des arbres aux feuillages vert tendre, se détachant sur un fond nacré et mouvant.

Le soleil, opaque derrière un rideau de brouillard, ressemblait à la lune. A mesure que Gély avançait, une végétation dense, des chênes, des boulots, des acacias, pareils à des fantômes, apparaissaient comme dans un rêve.

Puis, une lueur s'éleva au-dessus des nuages bleutés. Une lumière douce, argentée, créait une multitude de reflets, de contrastes et la moindre rosée brillait comme une perle.

Les oiseaux sautillaient de branche en branche, se désaltérant avec quelques gouttes d'eau et se réchauffant aux premiers rayons du soleil.

Avec un air plus doux, le brouillard disparaissait et Gély s'arrêta pour admirer les combes dans une mer de coton. Les rossignols chantaient, c'était signe de beau temps.

Quand Gély arriva en vue des Baraques, faites de bois, de terre et de pierres, avec des toits de chaume, il trouva son oncle assis devant la porte sur un banc.

- Garrèl ! cria-t-il, regarde ce que je t'apporte.

- Macaniche ! Où as-tu pris tout ça ?

J'avais mis de la glu, et ce matin, je suis allé relever mes pièges.

- Et le blé, le seigle, et l'orge, tu ne les as pas eus avec la glu ? Ça ne marche pas ton histoire.

- Pour les graines, c'est simple... J'ai rencontré un ami, un peu sorcier, et il a fait apparaître ces sacs. affirma Gély.

- Pour ne rien dire, tu es fort, tu me racontes toujours une belle histoire... Mais attention, pas de bêtises, si tu te fais prendre, tu iras aux galères. Surtout avec ce qui se passe. dit Garrèl après un silence.

- Je le sais, les femmes manifestent dans tous les villages. répondit Gély.

- Il y a beaucoup plus grave, hier, Jourquet est passé me voir et il m'a raconté la mutinerie de Villefranche. C'est toujours pour la suppression des tailles... Il y a eu de la bagarre, et le président Mayrol a frappé Lafourque.

- Qui c'est ce Lafourque ? demanda Gély.

- Je t'en ai déjà parlé, c'est Bernard Calmels, il est sellier, c'est l'un des chefs de la révolte. puis l'oncle ajouta : après, il y a eu des bandes qui menaçaient de piller les maisons des riches. Ils s'imaginent déjà être les plus forts.

- Tout ça n'empêche pas la famine, dit Gély.

- En attendant, nous, on va griller les merles et faire une galette avec les pissenlits que j'ai coupés, ça sera parfait. dit Garrèl.

Dans l'après-midi, en arrivant à Sauveterre, Gély entra dans la bastide par la porte saint Johan, au nord-ouest, et un gardien l'interpella :

- Où vas-tu si vite, tu es bien pressé ?

Un autre gardien ajouta :

- C'est pour aller voir la belle Emeline que tu ne t'arrêtes pas aujourd'hui ?

Gély revint sur ses pas pour leur serrer la main, mais ne s'attarda pas, il longea les remparts jusqu'aux écoles et par des petites rues aux maisons à encorbellements, rejoignit la place de la Caminade, où la plupart des boutiques étaient fermées.

Arrivant devant l'atelier de cellier et de cordonnier du père Gaujos, la porte étant ouverte, Gély entra, ne trouvant personne, il appela :

- Emeline ! Emeline !

- Je suis au grenier avec mon frère, monte, mais ne fais pas de bruit, répondit-elle d'une voix faible.

- Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda Gély en arrivant en haut de l'échelle.

- Des archets viennent de piller la maison, et comme le père se défendait, ils l'ont emmené.

- Combien étaient-ils ? demanda Gély en redescendant de l'échelle.

- Quatre, mais où vas-tu ? Ne me laisse pas seule. supplia Emeline.

- Je reviens ! cria Gély en sortant de l'échoppe.

En quelques minutes, il parcourut les ruelles autour de l'église, pour rassembler huit rustiques Ségalis, avec de gros gourdins. Puis ils quittèrent la bastide en courant en file indienne, par un étroit sentier à travers ronces et ajoncs épineux.

Yvo, le forgeron, un gaillard d'une trentaine d'années, avait pris la tête du groupe, pour mener un train soutenu, il s'écria :

- On les aura dans la combe de la Malautia !

Trente minutes plus tard, ils avaient atteint le chemin creux menant à Najac, et choisirent le passage le plus étroit avec des arbustes assez hauts pour les dissimuler.

Une très légère brise agitant les feuilles des arbres, quelques rayons de soleil arrivaient à passer à travers la végétation, une douce tiédeur rendait ce lieu reposant, les oiseaux chantaient.

Quelques minutes passèrent, puis des pas se firent entendre, se rapprochant à chaque instant. Quand les quatre archets furent à leur portée, simultanément, de violents coups de gourdins s'abattirent avec une force peu commune sur les jambes et la tête de ces malheureux.

Les mercenaires étant occis, nos huit Ségalis se mirent à rire et libérèrent le père Gaujos de ses liens. Ils allaient reprendre le chemin, quand Yvo déclara :

- Prenons les armes et jetons les corps dans le bartas !
(hallier !)

Immédiatement, tout ce qui pouvait avoir de la valeur fut rassemblé et, en tenant les vaincus par les pieds et les bras, après quelques balancements pour prendre de l'élan, ils les projetèrent le plus loin possible dans les ronces. Puis, paisiblement, s'engagèrent en bavardant sur le sentier du retour.

Au sommet d'un rapalhon (raidillon), ils s'arrêtèrent devant une baraque de pierres sèches, datant de l'an mille, et déposèrent leur butin qui alla rejoindre d'autres prises faites à l'ennemi.

*

De retour à Sauveterre, nos justiciers d'occasion se dispersèrent pour vaquer à leurs occupations, comme si rien ne s'était passé.

Arrivés à la boutique, le père Gaujos et Gély trouvèrent Emeline et Riquet encore cachés dans le grenier.

- Nous avons discuté gentiment, expliqua le père Gaujos à ses enfants, et ils ont compris qu'il était préférable de me libérer, dit-il en souriant, puis le père changea de sujet en taquinant sa fille.

- Alors ! Tu ne t'occupes pas de ton amoureux ?

- Qu'est-ce que vous voulez ? bredouilla Emeline encore tremblante.

- Donne-nous du mescla (mélange) de la mère, dit Gaujos, et bien chaud !

Emeline, avec quelques brindilles ralluma le feu dans l'âtre, et mit une casserole avec un jus noir à chauffer.

- Qu'es aquo cette mixture ? (Qu'est-ce que c'est ?) demanda Gély.

- Je sais qu'elle fait griller des glands avec d'autres graines, et puis ajoute des herbes. Mais bois donc, ça va te réchauffer.

- Dé Diu ! C'est un breuvage à réveiller un archet du roi. s'écria Gély, et ils s'esclaffèrent en se tapant sur les cuisses.

- Gély, tu restes avec nous pour manger ? demanda Riquet.

- Non, c'est impossible, j'ai promis à Garrèl de l'aider au jardin.

- Mais demain, on va à la pêche ! Tu me l'avais promis à moi aussi, insista Riquet.

- De toutes les régions arrivent des miséreux, des soldats, et avec les quémandeurs attitrés, qui viennent chercher la passade (aumône accordée aux gens de passage) à l'ostal dé Diu, la campagne n'est pas sûre. affirma Gaujos.

- Pourtant, les gueux ont de la chance, il suffit qu'un riche bienfaiteur choisisse de nous quitter pour aller au paradis ! Dans ce cas, l'hôpital offre un habit de bure à douze pauvres pour encadrer la dépouille en portant flambeaux. Et en plus, ils auront le droit de participer au filage du chanvre, au tissage, au seul bénéfice de la communauté. C'est le bonheur, ajouta Gély.

- Alors ! Tout va bien, il n'y a plus de malheureux ! s'écria Gaujos.

- On peut aller à la pêche, insista Riquet.

- Comme c'est trop dangereux, nous irons tous ensemble au bord du ruisseau Mergou. Et il faut espérer que maman sera de retour pour venir avec nous. dit Gaujos.

- Ça c'est formidable ! s'écria Riquet en sautant sur son père.

Gély leur dit au revoir, et Emeline l'accompagna jusqu'à la sortie de la bastide, où il prit un étroit sentier en direction de Pradinas.

Descendant dans des gorges profondes, presque impénétrables, il traversa le Liort, un petit ruisseau qui serpente gaiement en allant rejoindre le Viaur.

Dans un buisson, où Gély avait placé un collet, fait avec du crin de cheval, il trouva un beau lapin. Heureux, il le rangea dans son sac et reprit son chemin en direction de la Salvetat. C'est à ce moment qu'il entendit un bruit étrange, immédiatement, Gély s'accroupit et retint son souffle. Puis, en s'aidant des coudes, il progressa en direction des bruissements qu'il entendait faiblement. Quand soudain, se leva devant lui un homme hirsute, en haillon, avec des yeux exorbitants, faisant de grands gestes, et il se plaça devant un enfant pour le défendre.

Gély essaya de lui parler, de le convaincre qu'il n'avait rien à craindre. Mais l'homme ne comprenait certainement pas un mot de la langue de notre pays.

Les minutes passaient, angoissantes, alors, avec des gestes lents, Gély sortit le lapin du sac et s'avança pour l'offrir à ces deux malheureux mourant de faim.

L'homme, ne put résister longtemps, il s'empara de l'offrande et sans plus attendre, pour le dépouiller, sortit un bout de fer rouillé, ressemblant à un couteau.

Devant ce spectacle, Gély sourit et invita le gosse à ramasser des feuilles bien sèches et des brindilles de bois mort. Puis Gély détacha de sa ceinture un vieux briquet, fonctionnant avec une pierre à feu, un outil d'un autre âge, provenant de son père, mais encore très utile. Et avec beaucoup de patience, il parvint à faire naître une petite flamme, bien protégée entre deux pierres, qu'il regarda grandir en soufflant à sa base, avec douceur et régularité.

Maintenant, de temps en temps, le gosse rajoutait des branchettes pour entretenir le foyer. L'homme ne tarda pas pour installer le lapin à griller. Alors, il se releva et poussa un grand cri, un soupir sortant de ses entrailles, avec un regard plein de reconnaissance et de folie. Par moments, l'on aurait pu croire qu'il allait dévorer son bienfaiteur.

Tant ils étaient affamés, qu'ils n'attendirent pas que le garenne soit bien cuit pour commencer le festin. Ne se